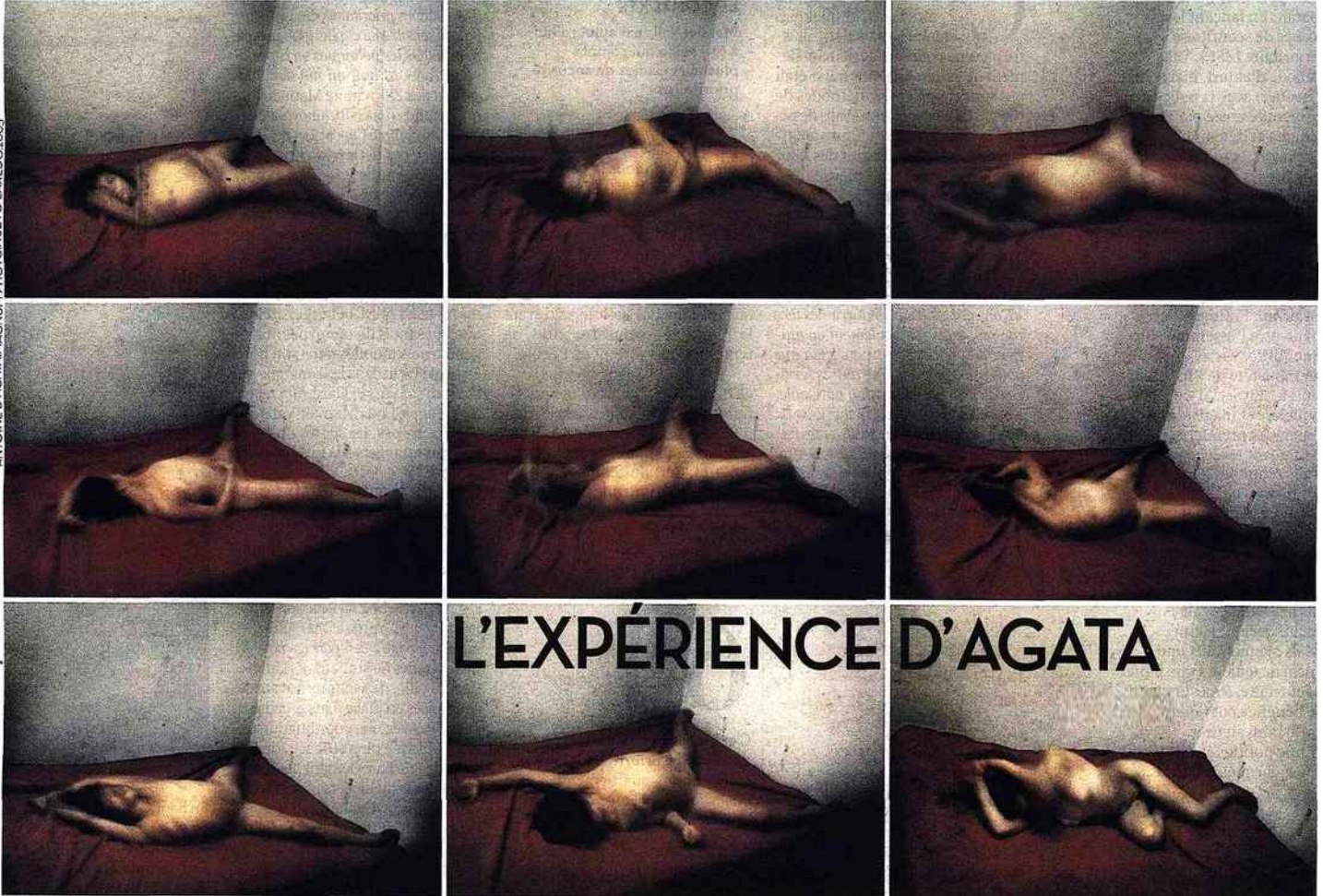


ANTOINE D'AGATA/MAGNUM/PHOTO.NUEVO LAREDO/2005



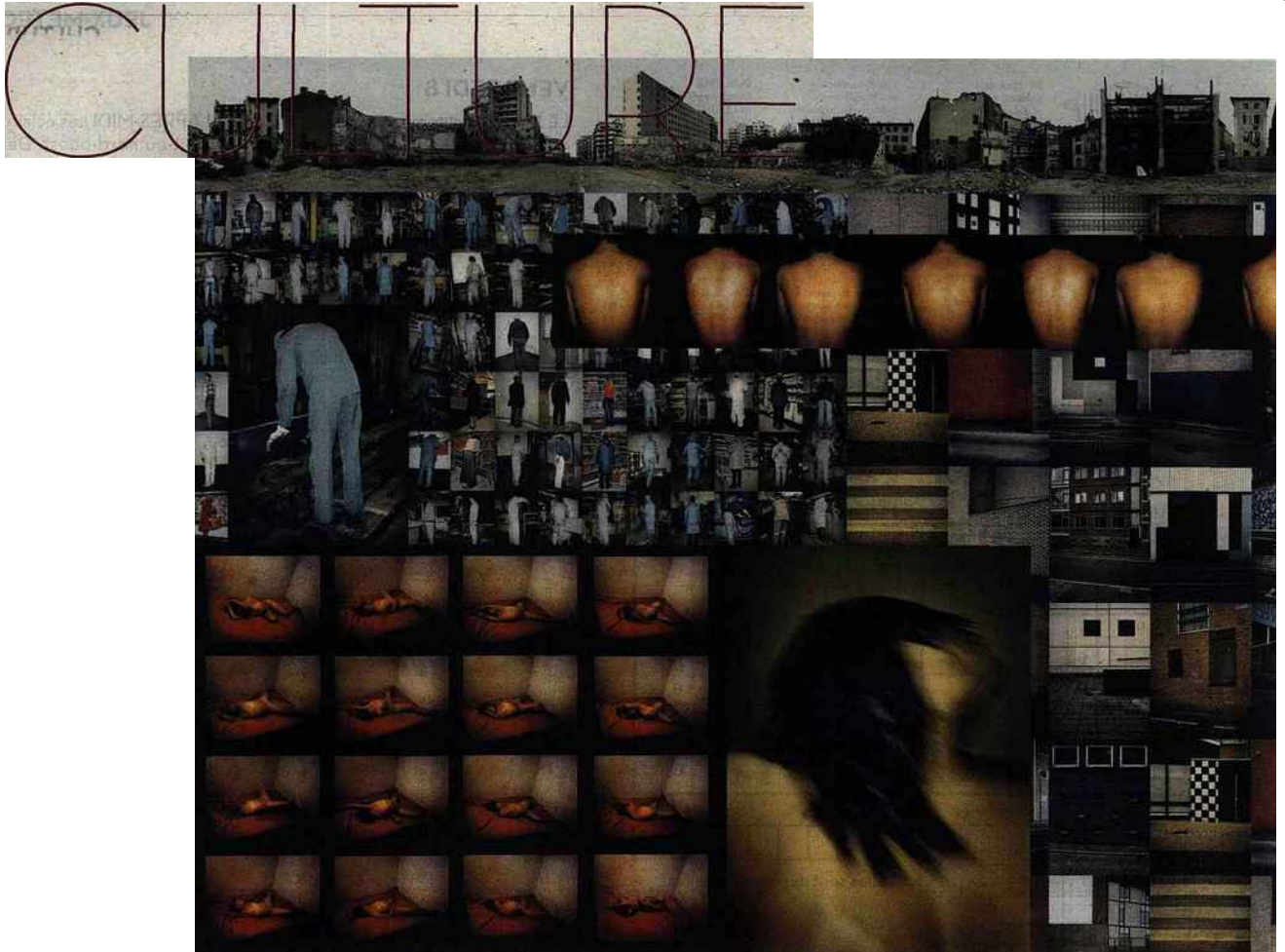
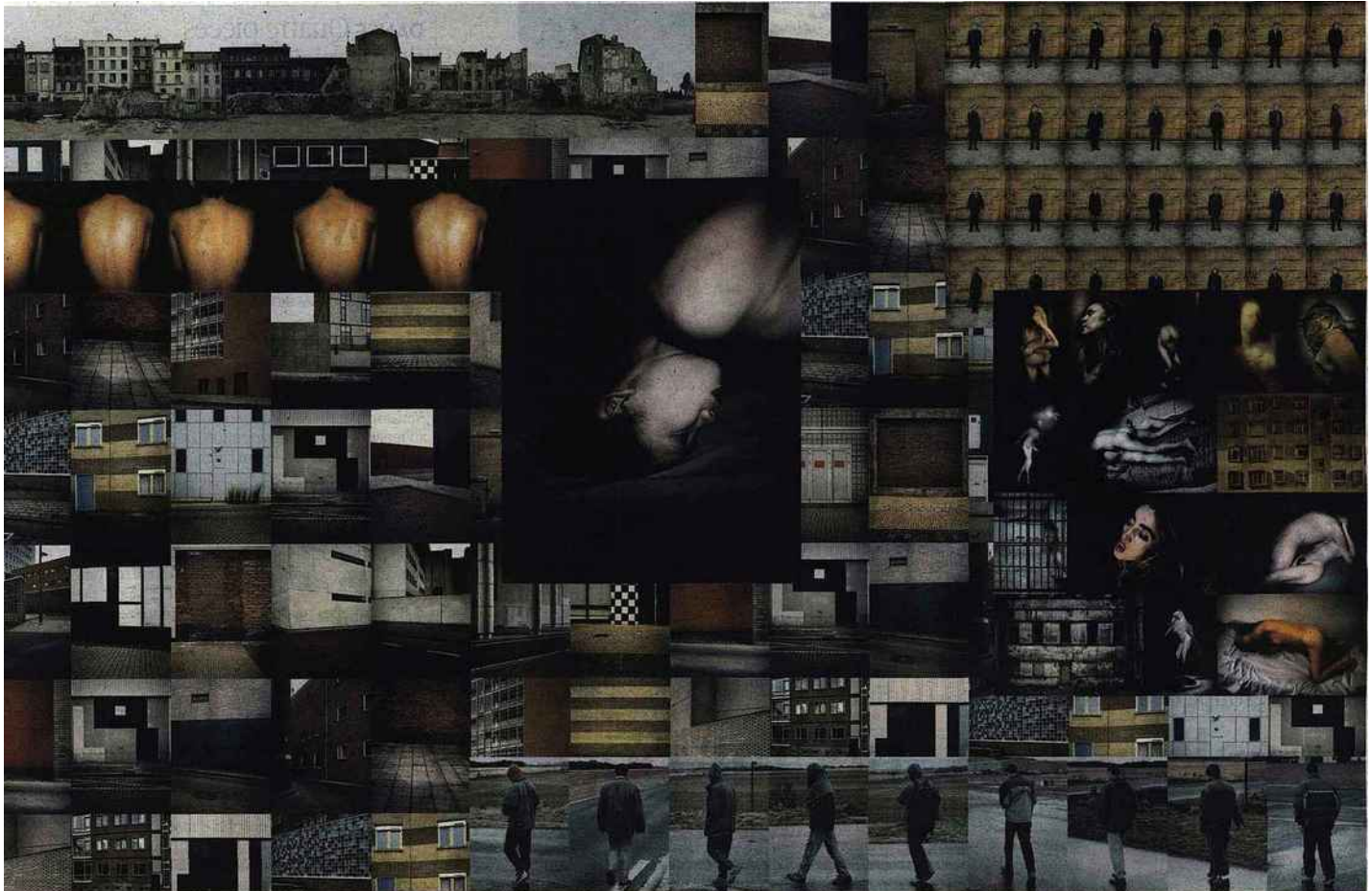


PHOTO Au Bal, à Paris, la rétrospective «Anticorps» expose 1000 clichés où la prostitution, la défonce et la guerre fusionnent en un éprouvant fracas.

Antoine d'Agata, en chair et en doses



Vue de l'installation

«Anticorps» au Bal. PHOTO
ANTOINE D'AGATA MAGNUM
PHOTOS COURTESY GALERIE
LES FILLES DU CALVAIRE

Par **BRIGITTE OLLIER**

Inventer sa propre vie est la priorité d'Antoine d'Agata, né le 19 novembre 1961 à Marseille, de parents siciliens. Au Bal, à Paris, dix ans après son exposition à la galerie Vu, il brouille à nouveau la représentation rituelle avec «Anticorps», manifeste en deux unités de lieu, qui impose la photographie dans son histoire même, et dans son esthétique, proche du vertige. Au-delà du nombre des photographies – 1000 dans l'exposition, 2400 dans le livre halluciné qui l'accompagne –,

«Anticorps» annonce aussi la réincarnation d'un homme lucide, qui ne cesse de repousser les limites de la bien-séance, se soumettant à un face à-face explosif avec le néant, en écho à ces mots d'Arthur Rimbaud, reproduits telle une joyeuse épitaphe à la page 550: «On ne te tuera pas plus que si tu étais cadavre.»

OFFRANDES. Dès l'entrée, dans la première salle du Bal, tout n'est pourtant que tranquillité. Piège? Impasse? Sas

de décompression? Des piles d'imprimés, à terre, un écran noir et des murmures de femmes. Rhapsodie: «La poudre blanche est la seule chose respirable. Je la cherche partout où je vais», «chaque jour se transforme doucement en nuit», «la lumière est comme un virus dans les yeux». Pendant treize minutes, ces paroles enregistrées par Antoine d'Agata résonnent comme une invitation à la conversation. Qui sont ces femmes? Des filles sans nom, croisées ici et là, sur ces vastes continents que ne cesse d'arpenter l'auteur d'*Aka Ana*, et qui

lui confient chagrins et divagations, colères et désespoirs. Elles apparaissent telles des offrandes anonymes au spectateur déboussolé par ces tirades énigmatiques.

C'est au sous sol que, d'une certaine façon, tout s'explique, dans cet océan tumultueux qui remplit tout l'espace, du sol au plafond, une overdose de photos qui libère corps et couleurs, et les plaquent au mur pour mieux les cerner, les confondre et les anéantir. Ainsi, l'île de d'Agata prend forme et sens dans une gangue protégée de la censure coupe-gorge, expulsant plus de vingt ans de photographies, ou plutôt de figures mouvantes, comme si, derrière chacune d'elles, des centaines d'autres avaient été enfouies depuis la nuit des temps. Un chantier de fouilles a ciel ouvert, seringues, sang, sexe; un bordel sans porte close; un karaoké muet. Il y a de la jubilation et de l'épuisement, parfois de la stupeur, à arpenter les rivages de cette île sans trésor, à suivre les traces de ces «*odyssees deglinguées*» où s'emmêlent les ivresses narcotiques et les blessurés de la jouissance, les migrants de Sangatte et la guerre froide, la paranoïa et la misère d'une humanité sans gloire.

«Mon travail a toujours été vu sous une perspective romantique, la nuit le jour, et je voulais remettre en évidence sa dimension politique.»

Antoine d'Agata

Omniprésente, la chair, celle des combattants en Bosnie, en Libye, en Palestine. Des ouvriers de Saint Etienne. Ou des prostituées offrant l'amour qui tue silencieusement, comme Da, morte du sida l'an passé. «*Je l'ai connue en 2005, à Phnom Penh, précise d'Agata. J'avais laissé la porte de ma chambre ouverte, Da est entrée. Mon hôtel était près de ce lac qui n'existe plus, dans le quartier des drogués. Elle me depannait, c'était ma dealeuse, mon amie, une relation hors norme. Là, les filles t'aiment assez pour renoncer au fric, elles peuvent à tout moment te trahir et gagner 100 dollars pour*

chaque étranger dénoncé. Les rapports sont contaminés par la corruption, tu es entre leurs mains tout le temps. C'est un univers très dur, où tout le monde se méfie de tout le monde, où la cruauté fait partie de la vie.»

Quand il explique le contexte de son travail, Antoine d'Agata est presque détaché. Lui qui n'a pas fait une seule image depuis seize mois se sent apaisé. «*Le processus de l'exposition m'a aidé à mettre de la cohérence et à me repositionner. Mon travail a toujours été vu sous une perspective romantique : la nuit le jour ; et je voulais remettre en évidence sa dimension politique.*»

«EXISTENCE». Plus tôt, les commissaires de l'exposition, Fannie Escoulen et Bernard Marcadé, avaient parlé de casser les stéréotypes dans lesquels il est enfermé. D'Agata : «*Je suis arrivé à une tension extrême entre ma propre existence et le langage. Je n'ai nul besoin de reconnaissance. Je me suffis à moi-même avec le milieu de gens dont j'ai choisi de partager l'existence.*» Il explore, comme un héros de Jack London, «*cet espace utopique*» où l'art et la vie se rejoignent : «*De tous les langages artistiques, la photographie est le plus adéquat pour cette tentative essentielle, mais vouée à l'échec.*» Avec «*Anticorps*», l'île de d'Agata est devenue une terre fertile, moins hostile au partage. Pour la première fois, il ne ressent «*aucune frustration, le sens est juste. La photographie m'a permis de ne pas mourir comme un junkie, mais je ne peux pas me contenter de ça. Tout ce que je fais est vital. C'est un choix d'attendre l'inconscience et d'aller au bout, jusqu'au bout.*» ◆

ANTICORPS d'ANTOINE D'AGATA

Le Bal, 6, impasse de la Défense, 75018
 Jusqu'au 14 avril Rens www.le-bal.fr ou
 01 44 70 75 50 Livre édité par Xavier Barral
 560pp, 2400 photographies, 70 €

Membre de l'agence Magnum, Antoine d'Agata se joue des règles et des frontières.

Vingt ans de combats en solitaire

Photographe ou artiste ? Il ne sourit guère, mais Antoine d'Agata s'amuse de la question, roulant ses gros yeux noirs à la Brassai. «*Je suis un individu qui essaie de mener sa vie à bien, envers et contre tout, les règles aussi bien que les définitions.*» Un situationniste sans situation. Un homme à tout faire, donc, un homme atout cœur, qui a rompu les amarres, refusant d'être «*le jouet d'un système de communication*». Depuis 2004, il appartient à l'agence Magnum, longtemps pôle historique du photo-journalisme, alors que son travail, en porte-à-faux, le place à proximité de Robert Frank, pour ne citer que lui, tant il est profondément sincère. Ceux qui, aujourd'hui, le jugent excessif sont les mêmes qui se moquaient de Robert Frank écrivant son désespoir sur ces Polaroids.

D'Agata lui-même ne revendique aucune filiation, pas plus celle de Nan Goldin que celle de Larry Clark, qui furent ses professeurs à New York à l'International Center of Photography, en 1990. C'est loin, a-t-il l'air de dire,

si l'on a interprété correctement son silence. Les plus snobs jettent quelques noms de peintres. Mais c'est d'un ridicule total, d'Agata n'a nul besoin d'être parrainé par les beaux-arts, comme il le résume si bien : «*La photographie est le seul art moderne possible* »

Précision utile : quand il en parle, d'Agata l'englobe dans un tout, qui signifie aussi bien tout ce qui court sur Internet que sur Facebook, tout ce qui jaillit des moteurs de recherche les plus intrusifs, l'image numérique, celle qui se multiplie et se diffuse à l'infini. Les lecteurs attentifs de *Libération* ne seront pas surpris de reconnaître sur les murs du Bal de nombreuses photographies parues dans le journal, pour lequel il a fait de riches reportages dès 1998, l'année où parut son premier livre, *De Mala Muerte* au Point du jour. Il a même assisté, on a failli l'oublier, au Festival de Cannes, en 2001, en croquant à pleines dents, et pas forcément dans le noir, quelques célébrités de passage.

B.O.

DES LIEUX TOUS FORMATS

En attendant son exposition à la galerie les Filles du Calvaire, dans le III^e arrondissement parisien, du 15 mars au 27 avril, où il dévoilera d'autres images en grand format, l'actualité d'Antoine d'Agata se prolonge. D'abord au Cinéma des cinéastes, chaque mardi à Paris, avec une programmation titrée «*Eclaboussements*». L'occasion de découvrir «*les coups de force esthétiques*» signés Stephen Dwoskin et des films-*paroles*, Guy Debord bien sûr (*In girum imus nocte et consumimur igni*), et un *expresso* de László Moholy-Nagy sur Marseille, en 1929. Suivront plusieurs rencontres, autour de l'idée de «*Clientèle*» (le 20 février), du poète espagnol Leopoldo María Panero (le 27 février)... Enfin se posera cette question sans réponse, «*Antoine d'Agata : s'agit-il encore de photographie ?*»

www.fillesducalvaire.com

www.cinema-des-cineastes.fr

www.le-bal.fr www.best-regards.fr